

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 79 (1950)

Heft: 3-4: Le Père Grégoire Girard 1765-1850

Artikel: Le Père Girard, éducateur moderne

Autor: Pfulg, Gérard

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040579>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Père Girard, éducateur moderne¹

Durant le cours de sa longue vie, le Père Girard a été en relations avec les pédagogues les plus illustres, Pestalozzi, Fræbel, Seguin, Lambruschini, Naville, Perrot, Fellenberg, Wehrli, Rappet, Pillans.

Ce qui d'abord le distingue de la plupart d'entre eux, c'est qu'il eut en partage, parmi les qualités qui formèrent son génie, un sens extraordinaire du réel, une habileté exceptionnelle dans l'organisation des écoles. Preuve en sont les multiples plans d'éducation qu'il composa en langue française et en langue allemande, pour tous les degrés de l'enseignement : écoles primaires en ville et à la campagne, écoles secondaires, collèges, université, école de métiers, maison de correction.

Il est facile de découvrir dans ces textes du Père Girard la plupart des idées soi-disant modernes en éducation, auxquelles notre époque a porté une sollicitude particulière. C'est avec raison que M. Pierre Bovet intitula naguère un charmant petit livre dans lequel le Père Girard joue un rôle éminent : Ecoles nouvelles d'autrefois, écoles du Père Girard à Fribourg, école de Naville à Genève, école de Perrot à Neuchâtel. L'appellation même d'Ecole nouvelles est employée maintes fois par le Père Girard pour désigner les classes où l'on pratiquait l'enseignement mutuel, et le nom de « méthodes actives » désignait les méthodes calculées sur le développement de l'intelligence enfantine et qui donnent à la jeunesse l'amour du travail, de l'ordre et du bien².

Dans ce groupe de pédagogues instituant les écoles nouvelles d'autrefois, le Père Girard a été un des principaux initiateurs ; ses idées si profondes et si exactes excitent l'admiration. A la suite de Rabelais et de Montaigne, à la suite de Coménius, à la suite de Fénelon et de Rollin, le Père Girard a proposé lui aussi

¹ Les livres et manuscrits du Père Girard cités dans cet article sont les suivants : Rapport de la classe de morale et d'éducation fait à la Société économique, le 5 février 1815 sur la nécessité d'améliorer les écoles populaires du canton, cit. *Sur la nécessité*.

Rapport de la classe de morale et d'éducation sur la meilleure manière d'organiser une école de garçons dans nos campagnes, 9 juin 1816, cit. *Rapport sur la meilleure manière*.

Des moyens de stimuler l'activité dans les écoles, dialogue dédié par G. Girard, de Fribourg, à la Société suisse d'utilité publique réunie à Trogen, en 1835, cit. *Des moyens*.

Vorschlag über Schulen und Schullehrer-Bildung im Alpenlande der Schweiz, etc. *Alpenlande. Übersicht der verschiedenen Lehrformen beim Unterricht auf Gymnasien und in Bürgerschulen nebst Winken zu ihrer Würdigung in Bezug auf die intellektuelle Bildung der Jugend, in neue Verhandlungen der Schweizerischen gemeinnützigen Gesellschaft*, Zürich 1826 I-XXXIV cit. *Gymnase*.

Cours éducatif, Liège, Dessain, 1848.

Mémoire de Monseigneur l'Évêque de Lausanne et de Genève adressé au Gouvernement, le 25 février et le 26 mai 1823, cit. *Mémoire de Monseigneur*.

Discours de clôture prononcés par le R. P. Grégoire Girard, 1805-1822, Fribourg, St-Paul, 1950, cit. *Discours à la distribution des prix*.

² *Sur la nécessité*, 1815, p. 2.

une « éducation fonctionnelle » qui prend le besoin de l'enfant, son intérêt à atteindre un but comme levier de l'activité qu'on désire éveiller en lui, selon la définition de Claparède.

Tout comme Rousseau et Herbart, le Père Girard a bien vu que l'art d'éduquer suppose la connaissance de l'enfant ; il indique même et pratique la méthode fondamentale de la pédagogie expérimentale. Il cherche à stimuler l'activité des écoliers pour les épanouir dans la joie. Il prévient les fautes pour n'avoir pas à punir, et toujours il s'efforce d'éveiller le sens religieux et moral, la discipline consentie, l'amour du bien et la volonté de l'atteindre.

Le « but du Père Girard n'était pas tant l'instruction que l'éducation pour une vie pleinement humaine et chrétienne¹ ».

Pour y parvenir, il invitait les éducateurs à ne pas s'élever au-dessus de la réalité vivante pour courir dans le vide après des fantômes².

Il s'exprime sur ce sujet avec une noble franchise dans l'un de ses dialogues sur l'éducation.

« ... pendant les 18 ans que j'ai passés au milieu de quatre cents enfants pleins de vie, comment aurais-je pu me détacher de la réalité vivante ? L'expérience a toujours été ma conductrice et c'est en la suivant pas à pas que j'ai parcouru lentement et avec réflexion ma carrière.

« Je suis parti de commencements très insignifiants ; j'en rougissais en moi-même. Mais c'est précisément parce que je n'ai point voulu anticiper sur la marche du temps que je n'ai jamais été forcé de reculer. »

Pour agir efficacement auprès des enfants il faut d'abord les connaître : « Le futur maître doit être familiarisé avec le petit monde qu'il aura à instruire plus tard. A cette fin, il doit apprendre à le connaître en le fréquentant et en en prenant soin. Il doit être rendu attentif à ses faiblesses et à ses qualités, à son développement, à sa vie et à son activité durant le travail. Les paroles même les plus savantes et les plus belles ne suffisent pas ici, car les paroles ne seront comprises et appréciées que lorsque la réalité sera placée devant les yeux³. »

L'attention qu'il portait au développement de l'enfant nous est prouvée par l'intérêt avec lequel il suivait les travaux d'Edouard Seguin et les expériences du même genre qu'il avait faites dans son école. Il était en relation épistolaire avec le directeur des hospices de la rue de Sèvres et du faubourg St-Martin, à Paris, lisait ses publications et les répandait autour de lui, en en faisant le plus grand éloge.

Au sujet de Théorie et pratique de l'éducation des enfants arriérés et idiots, par Edouard Seguin, après avoir indiqué que le livre décrit l'état dans lequel se trouvaient les dix élèves dont il entreprit l'éducation, il écrivait : « Son compte rendu part de cet état, et développe de mois en mois les moyens qu'il a successivement obtenus. Tout est si bien précisé et en même temps si laconique

¹ Des moyens, p. 2.

² Alpenlande, p. 20.

³ Ibid.

dans ce petit nombre de pages qu'on ne saurait en retrancher un mot. La théorie ne s'égare point dans le vague des mots et des conjectures ; elle est donnée dans la pratique, et ne paraît qu'avec les divers moyens mis en œuvre pour en indiquer les motifs et les résultats. Ceux-ci, considérés en eux-mêmes et par rapport au but, ne tiennent pas du prodige, mais, comparés au point de départ, ils ne laissent pas d'être très remarquables¹. »

Après avoir fixé le but, et affirmé la nécessité pour le maître de suivre le développement de l'enfant, le Père Girard notait, en des phrases d'une perspicacité merveilleuse, le rôle de l'élève et celui du maître.

Dans les écoles où l'on se sert de l'enseignement mutuel, le maître est avant tout un guide qui montre le chemin, un préparateur qui crée un milieu, qui agence la matière à œuvrer, un chef de travaux pratiques, et la classe n'est plus un auditoire livré à un « enseignant », mais une sorte de laboratoire où les élèves se font les artisans de leur propre instruction et de leur propre formation.

A ses étudiants en philosophie de Lucerne, il disait plus tard : « Je vous servirai volontiers de guide. Mais pour atteindre le but, votre concours m'est nécessaire ; personne ne peut faire ce travail pour vous². » Mais il faut que le chef soit un maître habile : tout dépend de la capacité des maîtres, parce que tout vient d'eux, tout repose sur eux. C'est eux qui initient les enfants à l'effort personnel, qui mettent en mouvement l'activité des élèves. Dans son école, le Père Girard unissait l'enseignement mutuel, où les élèves s'instruisent en commun les uns les autres, à l'enseignement magistral où l'enseignement est distribué à tous en même temps par le maître. Il avait bien vu que l'éducation est une intervention de l'adulte dans la vie des enfants, une action dont nous savons qu'elle doit être lucidement volontaire. Car on l'a dit, « c'est se payer de mots que de parler sans cesse de la « libre initiative », « des droits » et de la liberté de l'enfant ; nous savons bien qu'il n'est encore, comme le dit Payot, qu'« une anarchie d'appétits et de penchants », non une personne responsable ».

Il savait encore que l'erreur est aussi grave, quoique opposée, de prétendre façonner cette personne ; comme si l'enfant était une chose, une argile plastique sur laquelle on travaillerait plus ou moins habilement. Le maître coopère à former des personnes qui s'appartiennent à elles-mêmes intérieurement et qui sont responsables de ce qu'elles pensent et de ce qu'elles veulent.

L'éducation est un art ministériel, un art au service de la nature. C'est à elle, en effet, que le Père Girard se référail constamment. S'agit-il de choisir une méthode ?

« La pédagogie, dit-il, appréciera le mode conforme à la nature, le mode calculé sur le besoin intellectuel de l'enfant³. »

Le Père Girard, enseignant dans son école au milieu de ses enfants, renouvelait les scènes touchantes qu'il avait vécues dans son enfance sous le toit

¹ Emulation 1841-1842. N. 13.

² A. Daguet : Le Père Girard et son temps, Paris, Fischbacher, 1896, II, p. 125.

³ Gymnase, p. 10.



Relief en marbre du Père Girard

paternel, lorsque ses frères et sœurs s'instruisaient mutuellement sous le regard attentif de leur mère. Ce n'est pas là une supposition gratuite.

Voyez l'attitude qu'il exige de tout instituteur de l'enfance : « Celui qui se propose d'enseigner doit avoir la simplicité et le goût des enfants, comme une mère. Qui se comporte plus maladroitement au milieu des enfants que nous justement qui cultivons la science avec tant d'habileté et de méthode. Nous devons descendre, nous devons désapprendre....¹ »

« Le maître doit se placer à la portée de l'intelligence du jeune élève et il ne sait pas toujours le faire, ou bien il recule devant la difficulté. L'enfant qui instruit, au contraire, se tient sur le même sol pour vaincre les mêmes difficultés. Il comprend le langage des enfants qu'il a à conduire parce que c'est encore le sien². »

Dans son Avis aux instituteurs relatif à l'emploi de la Grammaire des campagnes, le Père Girard donne les précisions suivantes :

« On l'a nommé (cet ouvrage) Grammaire des campagnes, parce qu'il est calculé sur les besoins particuliers de la jeunesse villageoise, et que, pour

¹ Alpenlande, p. 22.

² Gymnase, p. 203.

le rédiger, on s'est mis tout près d'elle, et, pour ainsi dire, en sa place. On a eu soin, entre autres, de consulter son langage, pour la conduire du patois au français, du connu à l'inconnu...

« Cette grammaire, au reste, n'a presque rien de commun avec nos livres qui portent ce nom, et c'est là, peut-être, son plus grand mérite. De quelle utilité peuvent être dans les écoles villageoises ces petits traités sur les dix parties du discours, quand il faut au campagnard le fond d'une langue qu'il n'a pas et dont il a le plus grand besoin ? C'est ce fond qu'on pense donner ici, soit pour les mots, soit pour leur combinaison. C'est donc plutôt un vocabulaire qu'un recueil de règles sur l'élocution et l'orthographe... »

« Notre travail présente peu de définitions et peu de règles ; elles sont comme perdues dans des exercices continuels. Nous n'avons pas pu éviter tous les termes de l'art ; mais nous en avons diminué le nombre considérablement. »

S'agissait-il de langage, le Père Girard disait :

« Il faut s'attacher au fond du langage, commencer par le commencement, aller pas à pas du simple au composé, et apprendre aux enfants à penser, pour leur apprendre à comprendre et à parler la langue de l'homme. »

Une autre chose importante dans un cours éducatif de langue, c'est d'associer constamment les élèves à la création du langage ; par là on développe leurs facultés en les mettant sans cesse à l'œuvre, l'on donne aux jeunes penseurs l'encourageant plaisir d'avoir aussi trouvé quelque chose.

« Celui qui écrit pour l'enfance doit avoir l'éducation de l'esprit et du cœur en vue, et régler sur ce but la marche et la forme de l'enseignement. La marche doit être rigoureusement progressive et les élèves doivent, du commencement à la fin, s'aider à composer eux-mêmes leur grammaire¹. »

Lambruschini, l'éducateur italien, appréciait justement chez le Père Girard cette méthode progressive, allant du connu à l'inconnu, « déjà recommandée par Bacon, le rénovateur de la philosophie expérimentale et qui s'approprie particulièrement à la culture enfantine ».

Dans le vocabulaire, « il doit nous suffire de mettre les enfants sur la voie pour qu'ils puissent aller eux-mêmes plus loin avec le temps... »

Lorsque le maître a donné un exemple, un ou deux élèves le répètent, « puis tous seront invités à faire leurs réflexions sur le contenu de la proposition ou de la phrase. L'instituteur aidera au besoin par des questions convenables, et il redressera les erreurs... Ce sera là un moyen de développer l'intelligence des enfants et d'agir sur la conscience et sur le cœur selon la nature de l'exemple que l'on aura devant les yeux... »

Le rôle du maître ici est de diriger l'intervention des élèves et de redresser les inexactitudes ou les erreurs éventuelles dans l'intérêt des élèves.

« Ces productions spontanées ont deux avantages dans l'éducation ; d'abord elles mettent en jeu les diverses facultés de l'enfance ; d'un autre côté, elles révèlent à l'éducateur les talents, les pensées, les goûts et les affections de ses

¹ *Cours éducatif*, Liège Desain, 1848. 1^{re} partie, t. I, p. VIII.

élèves, et par là elles le mettent à même de bien remplir auprès d'eux sa belle et difficile tâche¹. »

Et tout en insistant sur cette marche progressive et sur la collaboration des élèves, le Père Girard ne manquait pas de rappeler que « le résultat le plus important est de graver le noble contenu dans l'âme des jeunes de sorte qu'il devienne leur bien propre », afin de former chez les enfants une manière chrétienne de penser.

Dans ses exhortations aux maîtres, le Père Girard leur rappelait également le respect qu'ils doivent à l'enfance.

« On parle souvent du respect que les enfants doivent avoir pour leurs maîtres. Mais l'on paraît oublier celui que les maîtres doivent avoir pour l'enfance. J'ai cependant un beau modèle à vous mettre sous les yeux, c'est celui de Jésus-Christ disant : « Laissez venir à moi les petits enfants ». Les apôtres dédaignaient le jeune âge ; le Sauveur le distingue, l'honneure et le chérit. Qu'y a-t-il donc de si respectable dans l'enfant si faible et si ignorant ? C'est qu'il est créé à l'image de Dieu et qu'il est racheté par le sang du Sauveur. Avez-vous de plus beaux titres aux égards de vos semblables ? L'enfant a même au respect un droit qu'ont rarement les adultes ; il vit dans l'innocence. Les mauvaises mœurs, l'avarice, l'ambition, la haine n'ont point encore souillé sa vie et son cœur. Le royaume des cieux, disait le Sauveur, est pour ceux qui ressemblent aux petits enfants. »

Le Père Girard, à la fois philosophe et homme pratique, fondait sa pédagogie sur des principes réfléchis et sûrs ; il voulait éviter par-dessus tout l'inconsistance dans les méthodes pédagogiques, les essais perpétuels, les formules passagères, en un mot les excès de l'individualisme déréglé.

Il voulait aussi que les enfants fussent heureux dans son école. Il avait réussi à attirer à lui tous les enfants de sa ville natale. « Nous les avons vus accourir joyeux à leur école chérie, disait-il plus tard, s'exercer à la maison et travailler avec ardeur à faire des progrès... »

« Il s'opéra une réforme bien satisfaisante. L'école qui, auparavant, donnait beaucoup à faire à la police, ne fut plus dès lors dans le cas de réclamer son appui. Les fériés accoutumées purent être abrégées, et les enfants, loin de s'en plaindre, les trouvaient encore trop longues ; ils m'arrêtaient dans les rues pour me demander : « Quand donc l'école se rouvrira-t-elle ? »² »

Le Père Girard comprenait que pour faire apprécier l'école parmi la population, il fallait d'abord que les écoliers prennent l'école en affection. « Les enfants parlent volontiers de leur école à la maison. Le contentement des enfants passe d'abord à la mère, puis au père, au voisin, il gagne du terrain doucement et sûrement. Finalement la commune entière s'intéresse à l'école³. »

¹ Des moyens, p. 2.

² Des moyens, p. 2.

³ Alpenlande, p. 28.

Cette joie était surtout nécessaire au perfectionnement des élèves. En effet, rien de bon ne se fait sans amour. Le Père s'ingéniait à créer et à entretenir cette joie. Il était lui-même pris par sa tâche qu'il avait à cœur ; il fit les plans d'une belle école neuve, commode et gaie ; il composa tous les manuels qui se révélaient nécessaires ; il les voulait simples, agréables, adaptés à l'âge et au niveau intellectuel des enfants.

« Les petits s'effrayent devant un gros livre qu'ils devraient lire et étudier. Donnons-leur un petit livre, ils le saisiront avec courage... ils y trouveront de la joie, l'espoir du succès, la force de continuer...¹ »

C'était là une des préoccupations constantes du préfet des écoles de Fribourg ; il voulait amener ses écoliers au meilleur résultat. C'est pour y atteindre qu'il avait divisé l'enseignement en une multitude de degrés, situés très proches les uns des autres, qui pouvaient être facilement atteints par les élèves et excitaient leur courage.

Les élèves étaient nombreux dans la classe, plus de 150 ; les degrés l'étaient aussi, il y en eut jusqu'à 26. Le Père Girard se souciait de faire travailler tout le monde et particulièrement les bons élèves.

Une chose à laquelle j'attachais beaucoup de prix, a-t-il écrit, « c'est à une classification large et toujours mobile, qui se proportionnait successivement au développement individuel des écoliers et qui ne dépendait point de certaines époques fixes... Chacun recevait l'aliment intellectuel proportionné à ses forces ».

« Dans nos classes non graduées, dit le Père Girard, l'élève se trouve comme le pèlerin dans une plaine immense qu'il doit traverser ; plus le pèlerin avance, plus le chemin lui paraît long, il perd force et courage. Etablissez des étapes sur cet espace déprimant, des collines, des forêts, des villages, étapes qu'il peut remarquer et compter ; il aura conscience de ses progrès, il reprendra courage et accomplira en entier son long chemin. Il en va ainsi de l'enfant dans une classe où le programme est divisé par degrés. Les buts se trouvent plus près, ils sont plus faciles à atteindre et ils attirent. Une fois le premier but atteint, un nouveau courage anime l'écolier, il continue à avancer. Il a conscience de son perfectionnement, il a conscience qu'il a la possibilité d'avancer, il persévere. »

Dans la méthode mutuelle, chacun se tient sur le degré qui correspond à sa capacité, à son application, à son besoin. L'élève le plus fort ne sera pas retenu par le plus faible, il le laisse en arrière et monte afin de recevoir une nourriture toujours nouvelle.

Les faibles ne sont pas bousculés ni surchargés ; ils étudient plus lentement, mais plus à fond...²

En outre, des maîtres excellents se formaient parmi les moniteurs. « Je vis avec plaisir, continue-t-il, se développer alors le talent de l'enseignement et, avec ce talent, la bonne volonté d'être utile aux autres. Ce mode réussit à mer-

¹ Gymnase, p. 12.

² Des moyens, p. 14, 15.

veille pour les écoliers faibles et arriérés, car indépendamment de ce que les aides montraient quelquefois, dans leur emploi, plus de patience que les maîtres, ils étaient plus à la portée des enfants et savaient mieux s'adapter à leur langage et se faire comprendre d'eux¹. »

Cette présence si nombreuse entraînait nécessairement quelque bruit, et l'on fit au Père Girard les mêmes reproches qu'on fait de nos jours, à ce sujet, à l'école active.

« Le bourdonnement inséparable de la méthode de l'enseignement mutuel nuit à l'éducation des enfants, parce que le cœur ne saurait se former au milieu du bruit et de la confusion. »²

Le Père répondit : « De quelque méthode que l'on se serve, il y aura du désordre et de la confusion partout où le régent ne connaîtra pas bien son métier. Mais on a trompé les gens en prétendant que la confusion était nécessairement attachée à l'enseignement mutuel. Ceux qui assistent à nos leçons ont vu par eux-mêmes qu'il n'y avait jamais de confusion, malgré le changement continual des cours. Quant au bourdonnement, comment, dans la méthode simultanée, parvenir à empêcher le bourdonnement sourd que les enfants, même les plus tranquilles, font en se préparant à réciter leurs leçons. Bien plus, comment expliquer quelque chose à toute la classe en parlant à mi-voix ? Il faut parler très haut pour être entendu de tous et pour réprimander ceux qui, dans la foule, ne sont pas attentifs ou qui badinent. Un certain bourdonnement est inévitable dans les écoles, le silence absolu y est impossible... »

L'école active moderne donne au même reproche qui lui est fait une réponse semblable. Une classe active n'est pas obligatoirement une classe où l'on fait du bruit. Le maître formera ses élèves à une discipline personnelle et, après quelque temps d'adaptation, il obtiendra des échanges à mi-voix qui ne gênent personne. Le volume du local, le mobilier approprié faciliteront le maintien d'un silence relatif au cours des activités, silence du reste indispensable au succès du travail.

Parce que le Père Girard mettait en activité tout ce que le cœur de l'homme renferme de bon, après quelque temps on vit apparaître un phénomène nouveau. Entrait-on dans la salle d'études qui était accessible à tout le monde ? On y était surpris à la vue d'une incessante activité que les visites ne ralentissaient point. Assistait-on aux examens ? Ils rendaient témoignage de l'excellent emploi que les enfants avaient fait de leur temps.

Le mémoire qu'il présenta à la réunion de la Société suisse d'utilité publique, intitulé : « Des moyens de stimuler l'activité dans les écoles », nous fournit les idées du pédagogue sur ce sujet de prédilection de l'école moderne dite active.

D'abord le contenu même de l'instruction était « de nature à s'emparer de l'esprit de la jeunesse et à le captiver », car « la jeunesse accepte volontiers les leçons même les plus sérieuses, lorsqu'elles sont entremêlées avec l'histoire, l'histoire naturelle, la géographie ou d'aimables fictions », et le Père dit à ce

¹ Gymnase, p. 26.

² Mémoire de Monseigneur.

Fribourg : l'église des Cordeliers,
l'église de Notre-Dame
et la Cathédrale de St-Nicolas

Photo P. Maurice Mouillet, Fribourg



sujet : « Je suivais en cela l'exemple du grand maître de l'humanité et je ne croyais pas pouvoir choisir un meilleur modèle¹. »

Il y avait aussi des moyens accessoires pour stimuler l'activité des enfants au travail.

« Ils étaient en grand nombre, a-t-il écrit lui-même ; et je citerai d'abord la diversité des exercices et de leurs formes et leur rapide succession. Le même exercice reparaissait sous des vêtements divers : tantôt ainsi, tantôt autrement. C'était la même chose et néanmoins c'était quelque chose de différent. On lisait alternativement dans ce livre, puis dans cet autre. Les exercices de syntaxe se composaient d'analyse et d'invention... dans le dessin on employait tour à tour l'ardoise, du papier et la table noire, et l'on variait l'échelle. Dans les exercices géographiques, ici, un enfant montrait et expliquait après le maître, là, la carte était projetée en commun... autre part, on entreprenait des voyages sur

¹ Des moyens, p. 154.

la carte, chacun partait à son gré, comme négociant, comme naturaliste, comme militaire et il continuait son voyage suivant le but dans lequel il l'avait entrepris. Cela était amusant¹. »

« Il y a, disait-il, une variété d'une autre espèce qui entretient la bonne humeur des écoliers, tout en étant favorable à leur santé. Les enfants étaient jadis assis à la même place pendant toute la durée de l'école. Il en résultait pour eux de la fatigue, de l'inactivité, du malaise et une impatience qui leur faisait agiter avec humeur leurs bras et leurs jambes. Cela entraînait aussi chaque matin et chaque soir la perte d'une demi-heure de travail, car il fallait avertir, gronder, punir et tout cela en vain. Le Père mit fin à ce désordre en faisant successivement tenir debout, asseoir, marcher les enfants, et « cette variété était un plaisir pour eux² ». »

« Une chose qui frappe l'œil de tout observateur, disait le Père Girard dans son discours de fin des classes, en 1820, c'est que l'instruction mutuelle, lorsqu'elle est accompagnée de méthodes souples et attrayantes, plaît singulièrement aux petits. Tout concourt ici à leur rendre leur école agréable, et à leur donner de la gaîté. Ils sont tour à tour assis, debout, en marche, et leurs occupations varient de même.

« Le corps se trouve bien de cette variété et rend l'esprit plus dispos. Le temps s'écoule, le travail se fait, et les élèves ne s'en aperçoivent pas... Il arrive de là, Messieurs, ce que le public a toujours sous les yeux : que les enfants s'attachent à leur école, qu'ils y viennent volontiers, qu'ils s'y portent en foule avant l'heure, et qu'ils y montrent un air de contentement³. »

Le Père avait lui-même dessiné le modèle des bancs qu'il voulait pour ses classes, comme il avait été l'architecte de son école.

La classification toujours mobile entretenait le zèle parmi les écoliers, et celui du maître. Après l'établissement des 26 degrés, le Père dut élargir beaucoup l'enseignement car les élèves, en avançant, l'entraînaient avec eux⁴.

Les dessins groupés en trois séries, figures mathématiques, règne végétal et règne animal, se composaient de 1300 modèles, ancêtres authentiques des fiches actuelles. « Le modèle était accompagné d'une explication que chaque enfant lisait à voix basse et dont il rendait compte ». Tous les écoliers prenaient manifestement un vif plaisir à ces exercices⁵.

Ce sentiment de plaisir les incitait à de nouveaux efforts, à une attention plus soutenue. Le Père Girard s'efforçait d'apprendre à vivre à ses enfants, en luttant joyeusement. La vie n'est-elle pas un mélange inattendu de satisfactions, d'obstacles, d'embûches, de travaux, de joies ? Il voyait devant lui le but à atteindre et n'a jamais encouru le reproche que le philosophe français Maine

¹ Des moyens, p. 13.

² Des moyens, p. 160.

³ Discours à la distribution des prix, 1820.

⁴ Des moyens, p.

⁵ Des moyens.

de Biran, dans son Essai sur les fondements de la psychologie, écrit entre 1812 et 1815, adressait à certains éducateurs du temps :

« On connaît tous les soins que prennent depuis plusieurs années les auteurs de certaines méthodes prétendues appropriées à l'instruction de la première enfance, pour écarter toutes les épines et exciter ce qu'ils appellent l'attention par des images, des figures, des cartes coloriées, des jeux, etc. Tout cela est très conséquent à la doctrine de la théorie de la sensation transformée ; reste à savoir si ces moyens ne seront pas plus propres à paralyser qu'à développer les facultés vraiment actives de l'intelligence. »

A la fin de l'année scolaire, on distribuait les récompenses pour le travail accompli, les succès et la bonne conduite. « Il y avait des prix pour chaque espèce de mérite et... assez de prix pour que l'on pût en donner à tous ceux qui sentaient qu'ils étaient dignes de quelque récompense¹. »

Cependant, malgré cette ambiance si favorable au développement intellectuel, moral et physique des enfants, tous les écoliers ne devenaient pas des savants ni des enfants modèles. Et ce n'était pas le moindre souci que de diriger leur éducation morale et religieuse. Là encore le Père Girard a tellement devancé son temps que la plupart de ses idées nous semblent modernes, indiscutables, correspondantes à la pratique journalière.

La façon de punir du Père Girard est révélatrice de son grand cœur et doit être rangée parmi les quelques grandes idées qui dirigent sa pédagogie.

Celui qui organisa ses écoles à l'image de l'intérieur familial, le maître jouant le rôle de la mère, demandait au règlement le minimum de contrainte. Pour être sûr d'obtenir l'essentiel, il passait sur les multiples imperfections de l'enfance. Sachant que rien de bon ne se fait sans l'amour, il recherchait l'affection de l'enfant, il lui faisait confiance.

Bien avant Don Bosco, le saint éducateur de la deuxième moitié du XIX^e siècle, il cherche à « prévenir les fautes pour n'être pas dans la nécessité de les punir² ». Prévenir est le mot qui revient très souvent sous la plume du Père Girard : « Fermeté et douceur doivent marcher de pair, et je cherche à prévenir les fautes, de façon à pouvoir éviter la punition autant que possible. Je rejette le bâton et la verge, car je veux éduquer des chrétiens, des hommes libres. Les enfants élevés dans la crainte et dans la dureté deviennent durs à l'égard des hommes et des animaux et ensuite redoutables pour tous aussitôt qu'ils ont acquis des forces. »

« Les moyens de terreur, dans mon école, sont remplacés par les privations et le blâme, mais surtout par l'enseignement lui-même. On peut s'en passer grâce à la méthode. Là tout est attrayant pour les élèves, car tout correspond à leur pouvoir de compréhension, à leur curiosité, à leur être mobile, changeant

¹ Des moyens, p. 18.

² Des moyens, p. 16.

et joyeux. Ils entonnent avec joie la louange du Seigneur avant et après l'enseignement, et le maître ne sera pas un despote à l'école, mais seulement un ami, un père³. »

« Le maître enveloppe tous les enfants de son regard plein de sollicitude, et la manière dont le local était disposé servait à la même fin. Tous les exercices pouvaient s'y faire dans le meilleur ordre. Les maîtres pouvaient tout voir, tout entendre, tout diriger et prendre toutes les précautions utiles¹. »

Le mode mutuel qu'il avait adopté concourrait à cette fin. « J'y trouve, écrivait-il, une sorte de morale en action par les habitudes de travail, d'ordre et d'obéissance que contracte l'élève et une véritable introduction à la vie sociale, avec une instruction éminemment religieuse et morale qui s'abaisse toujours à la portée de l'enfant pour être facilement suivie, qui revient sans cesse pour faire de profondes impressions et qui se présente sous des formes toujours nouvelles pour attacher par le charme et la variété. »

« Une instruction pareille doit tourner au bien des jeunes cœurs, et dès lors on est dispensé d'aller chercher dans une police étudiée des expédients qu'elle ne saurait fournir. La nature de notre enseignement est donc le premier ressort de notre discipline morale.

« Le second se trouve dans la forme des études ; dans une instruction graduée et mutuelle qui prévient les fautes et produit naturellement le bien. Prévenir les fautes, c'est la sagesse de tout Gouvernement, qu'il ait un Etat à régir ou une école à conduire. Tandis que la plupart du temps les chefs des peuples pensent plutôt à réprimer les abus qu'à les empêcher, l'instituteur qui conduit la tendre enfance mettra ses premiers soins à écarter le mal. Or, les fautes des petits sont communément l'inapplication qui dégénère en oisiveté, le mensonge, la mutinerie, la colère, et c'est précisément là ce que la forme que nous avons donnée à nos leçons tend à bannir de l'école. »

Mais en homme de bon sens, le Père Girard savait bien qu'il est impossible de conjurer tout écart et d'éviter toute punition. Quelle sera alors la sanction ? La réponse est simple et profonde. Le Père n'était pas de ceux qui laissent impunément la nature s'égarer sur des voies dangereuses.

Il fallait donc parfois punir, mais toujours en prenant garde de ne pas fermer le cœur de l'enfant. La cinquième leçon de morale que fit le Père Girard à l'Ecole normale, en 1822, nous donne précisément l'essentiel de son système : « C'est par la persuasion qu'il faut conduire les enfants pour les former au bien, par l'attrait de l'amitié et de l'exemple. »

« Le système de terreur peut bien arrêter la langue et la main pour un temps ; mais il ne peut pas rendre l'enfant sensé et bon, ce qui est pourtant le grand but à atteindre. »

« Les punitions sont donc une exception à la règle, ainsi elles doivent être rares... »

¹ Alpenlande, p. 17.

² Des moyens, p. 16.

Le régent doit s'appliquer à prévenir les fautes qu'il serait obligé de punir... Comment ? Par l'amour du travail et l'émulation, par une surveillance exacte répandue au moyen des moniteurs dans toute l'école, qui réprime à sa naissance le plus petit désordre par une suite ininterrompue d'exercices bien choisis, bien réglés, qui ne laisse ni le temps ni l'envie de causer ou de polissonner.

Support et indulgence pour les fautes de légèreté, vivacité, besoin de communiquer. Celles de méchanceté, de désobéissance, le mensonge, le vol doivent être punis.

Le Père Girard punissait à contre-cœur ; en ce faisant, disait-il, « j'obéis à ma conscience et je fais mal à mon cœur ». L'enfant ne sait pas toujours où est la faute. Il est plus utile de l'amener à estimer ses actes à leur juste valeur que de lui faire des remontrances excessives.

Pour ne pas prendre sur lui l'odieux des représailles, il avait organisé un tribunal d'enfants. « Les coupables, dit-il, seront portés sur un registre que tiendra le maître et que l'on appellera le livre noir. Chaque semaine, le livre sera ouvert devant toute l'école. Un jury d'enfants composé des instructeurs et d'autant d'élèves connaîtra le délit ; le coupable sera amené devant le tribunal ; il se défendra ; les juges prononceront et le maître, ayant recueilli les suffrages, ratifiera la sentence, s'il n'y a pas lieu de la réformer... Les punitions à infliger par le jury seront stipulées par un code affiché publiquement et souvent proclamé¹. »

Ne se croirait-on pas transporté dans un village d'enfants, en l'année 1950 ?

Ainsi le directeur de l'école n'attirait pas sur lui l'odieux de la punition ; et celle-ci ne visait que l'amendement du coupable. Cette préoccupation du perfectionnement intérieur de l'enfant est sans cesse présente dans la Grammaire des campagnes.

« Ce n'est pas ici, sans doute, une morale suivie et raisonnée, ajoutait le Père, ce n'est qu'un appel à la conscience de l'enfant, appel qui se répète à mesure qu'une nouvelle idée est présentée à son esprit. On ne cherche pas encore à développer en lui la raison morale ; car il est trop jeune encore et trop neuf pour pouvoir comprendre sa voix. C'est le sens moral que l'on avertit, ce juge intérieur qui prononce sommairement et comme par instinct sur le bien et sur le mal, avec précision, empire et force. Certes, on ne saurait faire parler trop tôt cet oracle que le Créateur a placé au sein de l'homme pour lui servir de guide dans les sentiers de la vie... »

Les pages du Père Girard sur l'enseignement de la géographie en partant du milieu local, sur l'instruction religieuse des enfants, qui ne doit jamais être livresque, sur le chant collectif dans les églises, et sur le chant à l'école semblent écrites elles aussi pour notre temps.

L'intuition a guidé le Père Girard, elle lui a fait découvrir des points de vue nouveaux, elle l'a amené à de merveilleuses réalisations. Sa science lui a permis d'observer, de comparer, d'établir des lois pédagogiques qui répondent aux

¹ Rapport sur la meilleure manière

faits et commandent l'action pratique. Le Père Girard a eu le rare mérite d'unir en lui ces deux hommes : l'intuitif et le pratique, et il eut le privilège de s'exprimer en deux langues et de travailler à des endroits très divers. Comme il était chrétien, il a cherché à développer l'homme tout entier, son âme et son corps, sa vie terrestre et son éternité. Substitution de la spontanéité à la « tyrannie magistrale », substitution d'une attitude préventive et compréhensive à l'attitude répressive ; nécessité de la connaissance de l'enfant, pouvoir suprême de l'amour en éducation sont des notions que le Père Girard a nettement mises en valeur et qui nous font penser aussi aux revendications de l'école moderne, de l'« école active ».

Pour beaucoup de gens, les méthodes actives offrent la séduction d'une chose nouvelle, opposée à la tradition, un peu révolutionnaire et qui doit nous aider à forger l'avenir.

Ne nous y trompons pas ; lorsque Montaigne, au XVI^e siècle, s'élevait contre le régime disciplinaire imposé aux écoliers d'alors, et demandait qu'ils puissent jouir de la vie parce qu'elle est belle ; lorsqu'il les invitait à orner leur esprit en fortifiant leur corps, il opposait déjà le prestige d'une « tête bien faite » à l'illusoire mérite d'une « tête bien pleine ». Nous avons, sans doute, progressé depuis lors grâce à une connaissance plus nette des réalités psychologiques, mais n'oublions pas que les principes sur lesquels s'appuient nos méthodes rajeunies ont été admirablement proposés et défendus par des hommes tels que J.-B. de la Salle, Fénelon, Rousseau, Fræbel, Pestalozzi, Don Bosco ou le Père Girard.

Ce dernier, mieux que tous les autres, a su organiser et diriger l'enseignement à tous les degrés, au moment où l'instruction était mise à la portée du peuple dans les pays d'Occident. Les pages qui suivent en sont une preuve éclatante.

Gérard Pfulg.

Le chant du Lac de la Gruyère

Il fallait le chanter, ce lac qui s'encastre si joliment dans le paysage de la Gruyère, qu'il semble avoir été posé là par le Créateur le jour où il fit le monde. Et il fallait qu'il fût célébré par le chantre de la Gruyère, M. le chanoine Bovet, qui continue ainsi le long, le bel hymne musical par lequel il glorifie son pays.

Parce que le compositeur écrivit, pour les magnifier, les chansons que l'on connaît, les vanils, les chalets, les champs, les forêts, les rochers, les villages de la Gruyère, avec leurs armaillis, leurs *grahiajè* et leurs *anjhians*, sont désormais entrés dans la légende sur les ailes de leurs mélodies. Et voici que clapote à leur suite, en un do majeur tranquille et limpide, le chant *Le lac de la Gruyère*, écrit pour quatre voix d'hommes.

Ces quelques lignes de claire musique, venues après tant et tant d'autres de la même inspiration, prouvent que le compositeur garde la nostalgie du pays qui le vit naître. Puissent-elles contribuer à le ramener plus souvent chez lui, en terre fribourgeoise, où les siens l'attendent et où sa place demeure. Les chanteurs et les sociétés qui désirent se procurer le chant du *Lac de la Gruyère* peuvent s'adresser au compositeur, 2, rue du Lac, à Clarens (Vaud).